

Bernard Gardin
Réseau Langage et Travail
Université de Rouen

L'un des thèmes les plus récurrents dans les discours des travailleurs (y compris aux niveaux intermédiaires voire élevés de la hiérarchie) concerne le statut de la parole. Que ce soit sous la forme d'une déploration de l'absence de temps de parole, des impossibilités de parole dues aux dispositifs techniques, du contrôle de la parole, d'une dévalorisation de la parole des uns et des autres formulées en terme de dévalorisation de la parole technique ou d'énoncés de stéréotypes et de contre-stéréotypes, les pratiques langagières sont l'objet d'évaluations souvent négatives. Alors que nombre d'anthropologues et de philosophes posent à leurs origines une inséparabilité du langage et du travail, les dimensions économique-technico-sociales du travail moderne complexifient leurs rapports et en font un couple à histoire, les conditions précitées agissant à la fois comme facteurs de production et de rarefaction du travail. La cause en réside sans doute dans les dangereuses potentialités de la parole au travail, si l'on pose la situation de travail comme transformatrice du monde en même temps que productrice et transformatrice des rapports sociaux et des individualités, le langage étant dans cette situation à la fois un facteur, un outil de cette transformation et, en même temps, de par sa nature spécifique, une représentation, une mise en scène de ces transformations. Donc un médium aussi vers une prise de conscience. De nombreuses théories et pratiques tentent de découpler fonction instrumentale et pratique du langage et fonction sociale, mais ceci ne se fait jamais sans mutilations, paradoxes et sans laisser de traces. Quant à la formation, elle ne devrait pas tenter de reproduire ces opérations en n'offrant aux formés qu'une vision instrumentale de la parole ouvrière (en tant que parole à l'œuvre).